

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Mansaku Mansai et Yûki Nomura / Hiroshi Sugimioto
Sambasô, danse divine

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

PRESSE

Anousparis.fr – 21 août 2018

Paris-art.com – 24 août 2018

Webthéâtre.fr – 29 août 2018

Beaux-Arts Magazine – Septembre 2018

El Pais – 1^{er} septembre 2018

Koi – Septembre / Octobre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Scèneweb.fr – 10 septembre 2018

Les Inrockuptibles – 19 septembre 2018

Lebruitduofftribune.com – 19 septembre 2018

Unfauteuilpourelorchestre.com – 19 septembre 2018

Libération - 21 septembre 2018

Theatredublog.unblog.fr – 21 septembre 2018

Mediapart.fr – 28 septembre 2018

Artjuice.net – 1^{er} octobre 2018

Artpress – Octobre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

Jamantimes.co.jp – 20 octobre 2018

5 spectacles de danse à voir d'urgence à la rentrée

Sambaso, danse divine de Hiroshi Sugimoto

du 19 au 25 septembre à l'espace Pierre Cardin (Théâtre de la Ville) dans le cadre de Japonismes 2018 et du Festival d'automne à Paris



Sambasô, danse divine © Théâtre de la Ville, Mansaku Nomura / Mansai Nomura / Yûki Nomura / Hiroshi Sugimoto

Hiroshi Sugimoto est ce que l'on appelle un artiste complet. Du haut de ses soixante-dix ans, son talent est multiple : **photographe, plasticien, il est également scénographe**. Les décors de cette pièce ont d'ailleurs été créés à partir de ses propres photographies. Les costumes sont également le fruit de sa créativité sans limite. Il s'intéresse tout particulièrement à l'**art dramatique** japonais dans ce qu'il a de populaire et de comique. Il en explore les différentes formes : de la **tradition** avec le théâtre nô, ou le bunraku à des aspects plus **contemporains** comme le kyôgen. Il réunit sur scène **toutes les générations**. Un spectacle à travers le temps soutenu par des musiciens traditionnels de flûte et de tambour.

Théâtre de la Ville

Espace Pierre Cardin

1, avenue Gabriel, 8ème

Plein tarif : 32 euros, tarif réduit : 10 euros

À RÉSERVER AUSSI À LA RENTRÉE...

Hiroshi Sugimoto, nō limit

Photographe conceptuel, Hiroshi Sugimoto fait depuis quelques années des incursions dans le domaine du spectacle vivant. Dans le cadre de la 8^e édition de New Settings (qui soutient des projets pluridisciplinaires dans divers lieux en Ile-de-France), il poursuit son exploration du théâtre japonais, en s'intéressant au kyōgen, forme populaire et comique du nō, dans une pièce pour laquelle il a réalisé les décors (d'après ses photos) et costumes.

Sambasō, danse divine par Hiroshi Sugimoto
du 19 au 25 septembre • Espace Cardin (Théâtre de la Ville) • 1, avenue Gabriel • 75008 Paris
01 42 74 22 77 • www.theatredelaville-paris.com

Festival New Settings du 19 septembre
au 13 octobre • www.fondationentreprisehermes.org/fr/projet/new-settings-2018

Festival d'Automne à Paris 2018

10 Sep - 31 Déc 2018

📍 THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT | CENTRE NATIONAL DE LA DANSE
| CENTRE POMPIDOU PARIS | PALAIS DE TOKYO | MC93 BOBIGNY
| MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL | ESPACE 1789
| THÉÂTRE DES ABBESSES | ESPACE PIERRE CARDIN
| LAFAYETTE ANTICIPATIONS

👤 ANNE TERESA DE KEERSMAEKER | SABURO TESHIGAWARA
| LIA RODRIGUES | NOÉ SOULIER | HIROSHI SUGIMOTO | TOMAS SARACENO
| WALID RAAD | BOUCHRA QUIZGUEN | OLA MACIEJEWSKA
| ELEANOR BAUER

Quand les jours raccourcissent et les feuilles roussissent, c'est au tour du Festival d'Automne de lutter contre l'inertie. 47^e édition vigoureuse, le cru 2018 réserve une trentaine de spectacles de danse, dont une douzaine d'Anne Teresa De Keersmaeker. De quoi préparer un hiver énergique.



Lia Rodrigues, Furia, 2018. Danse contemporaine. Durée : 1h.
© Sammi Landweer.



Le coup de feu va bientôt partir pour la quarante-septième édition du Festival d'Automne à Paris. Au programme : une soixantaine de spectacles (danse, théâtre, performance, musique...) à retrouver un peu partout dans Paris. Côté danse, l'édition 2018 sera celle de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker. Pour un focus composé d'une douzaine de spectacles. Festival dans le festival, Lafayette Anticipations lancera la première édition d'Échelle Humaine. Le Festival d'Automne croisera également Japonismes 2018 et New Settings. Soit au total (hormis Anne Teresa De Keersmaecker), une douzaine de spectacles de danse et performance, le plus souvent inédits. Du côté des croisements avec Japonismes 2018, il y aura *About Kazuo Ohno* de Takao Kawaguchi – une relecture du Butô de Kazuo Ohno. Le chorégraphe de ballet contemporain Saburo Teshigawara reprendra *The Idiot* (2016). Tandis qu'en partenariat avec New Settings, le photographe Hiroshi Sugimoto proposera *Sambasô, danse divine*.

Festival d'Automne 2018 : la vibration au sein du programme danse et performance

Du côté des performances émergentes, Échelle Humaine présentera les oeuvres 7 de Radouan Mriziga, *A lot of moving parts*, d'Eleanor Bauer et *Already Unmade*, d'Andros Zins-Browne. Tandis que New Settings proposera *Rencontre avec Pierre Pica*, d'Émilie Rousset. Autre pièce limitrophe et particulièrement intrigante : *Arachno-concerts*, de Tomas Saraceno. Un dialogue artistique et musical entre musiciens et araignées – lesquelles (ou lesquels) sont infiniment sensibles aux vibrations. Si leur morsure a inspiré de nombreuses danses, de la Tarentelle à l'Argia, les araignées sont aussi de fabuleuses danseuses. Autre pièce musicale et vibratile : le *Dance Concert* d'Ola Maciejewska. Une pièce pour trois interprètes, inspirée par le terpsitone de Leon Theremin – également inventeur de cet autre instrument nommé thérémine. Toujours avec New Settings, la chorégraphe contemporaine brésilienne Lia Rodrigues proposera *Furia* (titre provisoire). Tandis que Noé Soulier présentera sa nouvelle pièce, *Les Vagues* (ex-titre provisoire : *From Within*). Une pièce centrée sur le geste.

Déambulation et fils conducteurs, d'Anne Teresa De Keersmaecker à Walid Raad

Autre chorégraphe brésilien invité au Festival d'Automne 2018 : Bruno Beltrao. Avec sa compagnie basée à Rio de Janeiro (Grupo de Rua), Bruno Beltrao présentera *Inoah*, une plongée dans la Street dance brésilienne. Également de la partie, le Centre Pompidou accueillera la pièce *Jerada* de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Créée en réponse à une invitation de la compagnie norvégienne Carte Blanche, *Jerada* convoquera rites et trances actualisés. Avec quatorze danseurs imprégnés de Dakka Marrakchia (forme musicale rituelle), dans la pénombre intimiste des sous-sols de Beaubourg. Quant à l'artiste et performeur Walid Raad, il présentera *Les Louvres and/or Kicking the Dead* un dispositif narratif à travers lequel il accompagnera les visiteurs au sein de son exposition. Entre fiction discursive et réalité factuelle, la déambulation enjambra les continents, de la Belgique au Louvre Abu Dhabi, en passant par New York. Une expérience à l'image du Festival d'Automne 2018 : élargie.



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosser, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre

Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige

Clásicos como linternas

A la izquierda, Sophie Okonedo y Ralph Fiennes, en *Marco Antonio y Cleopatra*. Abajo, Anne Teresa de Keersmaeker.

JASON BELL

● Para iluminar y esclarecer un presente oscuro y difuso, nada mejor que acudir a los clásicos. Las salas parisienses recurrirán a esta máxima durante el otoño, con distintas relecturas de textos fundamentales que aspiran a hacer de linterna. Thomas Ostermeier firmará su primera colaboración con la Comédie-Française con una puesta en escena de *Noche de reyes*, de Shakespeare, en la estela de la alianza firmada entre la compañía pública y otro gran director europeo, Ivo van Hove, que firmó una exitosa adaptación de *La caída de los dioses* hace dos temporadas.

Otro referente como el Odeón propondrá una adaptación de *El proceso*, a cargo del director polaco Krystian Lupa, que lleva varios años en conflicto abierto con el poder político de su país. En la obra, Lupa pone en escena el texto de Kafka, pero también su proceso de escritura, en una estimulante reflexión sobre el artista como mártir. Será uno de los

platos fuertes del Festival de Otoño, que también rendirá homenaje a Anne Teresa de Keersmaeker. La coreógrafa belga llevará a la capital francesa un total de 13 espectáculos. Entre ellos, el mítico *Rosas danst Rosas*, pieza fundamental de la danza contemporánea que después ha plagado hasta Beyoncé.

El festival también acogerá a numerosas compañías niponas, con motivo del año cultural japonés que Francia celebra en 2018: desde eminencias del *kabuki* como Nakamura Shido hasta una obra concebida para la ocasión por el fotógrafo Hiroshi Sugimoto. Otro nombre clave del teatro japonés, Satoshi Miyagi, estrenará un espectáculo titulado *Révélation en el Théâtre de la Colline*, la vanguardista escena que dirige Wajdi Mouawad desde 2016. El celebrado autor de *Incendios* será otro de los protagonistas de la temporada parisiense. Tiene a punto de estreno el monólogo *Inflammation du verbe vivre*, que interpretará él mismo, y otra desgarrada tragedia coral que ha titulado *Tous des oiseaux*, donde vuelve a demostrar que su clásico favorito se llama Sófocles. **ALEX VICENTE**



KOI

Pays : FR

Périodicité : Bimestriel



Date : Septembre -
octobre 2018

Page de l'article : p.86

AGENDA CULTUREL

LE JAPON DES TRADITIONS

Théâtre Kabuki, marionnettes, arts de la danse... *Japonismes 2018* est aussi placé sous le signe des spectacles traditionnels nippons. Du 13 au 19 septembre, le Théâtre Chaillot met en scène un grand spectacle de kabuki, une forme épique de l'art théâtral japonais qui mêle le chant (*ka*), la danse (*bu*) et l'art de la scène (*ki*) et dont les origines remontent au XVII^e siècle. Le Théâtre de la Ville-Espace Cardin accueillera quant à lui du 19 au 25 septembre *Sambasô*, une pièce conçue par le célèbre scénographe et artiste Hiroshi Sugimoto, qui se réfère à une danse sacrée renvoyant aux premiers temps de l'humanité au Japon. Enfin, le *Bunraku* (théâtre de marionnette) et le *Buyô* (un art de la danse et du mime) sont inscrits dans la programmation de la Cité de la musique, respectivement du 12 au 13 octobre et du 14 au 15 octobre.



De sacrées têtes d'affiche !

THÉÂTRE Du « Tartuffe » par Peter Stein à « La Nuit des rois » par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Autant commencer par un coup de théâtre! *Kanata*, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair « *Le ressaisissement* » l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient « le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger ». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: « *N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode I - La Controverse.* »

Année culturelle oblige

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis *Kanata* à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle « Japonismes » oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiaki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repré-*

se. Histoire(s) du théâtre (I) à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve et Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profondeur et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopra* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Chevallier, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

/ actu / Une rentrée japonaise

10 septembre 2018 / dans À la une, Danse, Théâtre / par Philippe Noisette



Sambasô, Mansai Nomura © Odawara Art Foundation

La danse venue du japon, traditionnelle ou contemporaine, sera à l'honneur tout au long de cet automne à Paris et à Lyon, dans le cadre du Festival d'Automne, de la Biennale de Danse ou dans le cadre de Japonismes. Aperçu.

Que ce soit dans le cadre de Japonismes manifestation officielle pensée par les institutions japonaises se déclinant en rendez-vous art, cinéma, théâtre ou chorégraphie, le Festival d'automne ou *Tous Japonais* à Chaillot, Le pays du Soleil Levant va déployer durant plusieurs mois ses charmes artistiques. Du côté des traditions, on ne passera pas à côté du **Kabuki** qui justement mélange chant, jeu et danse. Parfois hermétique aux yeux des novices, le Kabuki est aussi et surtout une fête pour les sens avec des costumes somptueux, des rôles inversés –il n'y a pas d'actrice dans ce genre alors qu'au départ les femmes ont pratiqué cet art ! 200 personnes –dont la moitié en coulisses-, deux programmes, des histoires de fantômes et d'amours contrariées sans oublier deux acteurs au sommet : **Nakamura Shido II** et **Nakamura Shichinosuke II**. Plus rare hors des frontières, le Buyô est un genre dansé entre délicatesse et gestuelle dynamique. Ce devrait être une des découvertes de Japonismes. Tradition encore mais cette fois revisitée par le plasticien **Hiroshi Sugimoto** : *Sambasô danse divine* réunit 3 acteurs-danseurs d'une même famille Les Nomura. Un événement rare. Sugimoto a repensé costumes et décors pour faire entrer ce spectacle dans le XXI^{ème} siècle.



© Akihito Abe

Contemporain, **Saburo Teshigawara**, habitué des scènes françaises, sera doublement présent : à la Biennale de Lyon il danse en duo avec **Rihoko Sato** sa complice de toujours et l'Orchestre National de Lyon, *La Symphonie fantastique* de **Berlioz**. Pas moins. A Paris il enchaînera avec *The Idiot* autre duo s'inspirant –très vaguement- du texte de **Dostoïevski**. Teshigawara créé beaucoup, trop peut-être mais c'est souvent un plaisir de le voir en scène avec Sato. Tandem encore que celui formé par **Kaori Ito** la plus française des japonaises et **Mirai Moriyama** : leur rencontre est marquée par les personnages de Mishima. *Is it worth to save us ?* intrigue a plus d'un titre.

On pourra se faire une idée du hip hop commercial made in Japan avec la troupe de **Tokyo Gegegay** dans un *Triple Bill* partagé avec **Jann Gallois** et **Kader Attou**. Enfin on s'en voudrait de manquer la venue à Paris de **Takao Kawaguchi** qui fera revivre le temps de *About Kazuo Ohno* la figure du mythique danseur de butô. Pas un pastiche mais une interprétation sensible de Ohno et ses chefs d'œuvre comme *Admiring La Argentina*. Venu du collectif Dumb Type Kawaguchi est un artiste à part. Un monde flottant à lui tout seul. Dommage d'ailleurs que ces saisons japonaises ne fassent pas une plus grande place au Butô si prisé du public français. Pour le reste cette rentrée est une floraison de talents nippons.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

Japonismes : www.japonismes.org

Kabuki : Iromoyô Chotto Karimame Ksane du 13 au 19 septembre Théâtre National de Chaillot
www.theatre-chaillot.fr

Boyô : Cité de la Musique Philharmonie de Paris les 14 et 15 octobre
www.philharmoniedeparis.fr

Sambasô : Espace Cardin Paris du 19 au 25 septembre
www.theatredelaville-paris.com

Saburo Teshigawara : La Symphonie Fantastique, Auditorium Lyon, 22 et 23 septembre dans le cadre de la Biennale de danse de Lyon
www.biennaledeladanse.com

Saburo Teshigawara : The Idiot Théâtre National de Chaillot du 27 sept au 5 oct

Kaori Ito et Mirai Moriyama : Is it worth to save us ? MAC Créteil du 18 au 20 décembre www.macreteil.com

Triple Bill : Tokyo Gegegay/Jann gallois/Kader Attou :

Theatre National de Chaillot du 18 au 21 sept, Radiant-Bellevue Caluire dans le cadre de la Biennale de danse de Lyon
www.biennaledeladanse.com du 25 au 28 sept,

Takao Kawaguchi : About Kazuo Ohno Espace Cardin Paris /festival d'automne du 2 au 5 octobre

Lebruitduofftribune.com - 19 septembre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

FESTIVAL D'AUTOMNE : HIROSHI SUGIMOTO, « SAMBASÔ, DANSE DIVINE »



AGENDA. HIROSHI SUGIMOTO – « Sambasô, danse divine » – Théâtre de la Ville, du 19 au 25 septembre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

L'artiste japonais Hiroshi Sugimoto poursuit son exploration des grands genres de la tradition scénique de son pays : le théâtre nô, le bunraku ou, aujourd'hui, le kyôgen, avec deux pièces interprétées par Mansaku Nomura et Mansai Nomura, dont le talent est mondialement salué.

À côté de sa carrière de photographe/plasticien internationalement réputé, Hiroshi Sugimoto mène depuis plus de dix ans une activité de scénographe dans le spectacle vivant qui l'a vu s'intéresser aux grandes traditions de l'art dramatique japonais : le théâtre nô, le bunraku ou, aujourd'hui, le kyôgen, sorte de pendant populaire et comique du nô. « La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent », expliquait-il en 2013, lors de son précédent passage au Festival d'Automne, au sujet de cette continuité propre à la civilisation japonaise. Si Sambasô porte le sous-titre de « danse divine », c'est parce que cette pièce se réfère à une danse sacrée qui renvoie aux premiers temps de l'humanité au Japon. Interprétée par trois générations de maîtres de kyôgen – Mansaku, Mansai et Yûki Nomura, Mansaku Nomura étant nommé trésor national vivant au Japon –, elle est complétée par Tsukimi-Zatô (« L'aveugle qui admire la lune »), qui relève du genre du zatô-mono, mettant en scène des infirmes faisant l'objet de persécutions. Dans des décors réalisés à partir de photographies de Sugimoto et des costumes de sa conception, ce diptyque épiphanique manifeste le credo d'un artiste de soixante-dix ans convaincu que les arts de la performance représentent « l'étape suprême de l'art, celle où il refuse de devenir objet ».

Durée : 1h40 (entracte inclus)

Spectacle en japonais surtitré en français

Conception et scénographie, Hiroshi Sugimoto

Avec Mansaku Nomura, Mansai Nomura, Hiroharu Fukada, Kazunori Takano, Haruo Tsukizaki, Shûichi Nakamura, Ren Naitô, Gô Iida, Yûki Nomura, Manabu Takeichi, Ichirô Kichisaka, Youtarô Uzawa, Kazuto Shimizu, Hirotada Kamei



Les Inrockuptibles - 19 septembre 2018

Sommaire

MAGAZINE



Renaud Montfourny

66

Reportage **Sur les traces de Clément Méric** p. 42
Cinq ans après la mort de l'étudiant anarchiste, retour à Brest, sa ville natale, où son souvenir reste vif

Société **La France du Mediator** p. 48
Le photographe Marc Dantan prépare une expo et un livre sur le scandale révélé par Irène Frachon

Rencontre **Laurent Chauvaud** p. 52
Chercheur au CNRS, il étudie et écoute les coquilles Saint-Jacques, témoins de la destruction de la planète

Portrait **Johann Le Guillerm** p. 58
Ce circassien hors normes explore le monde via ses objets et ses machines à la lisière du vivant

OÙ EST LE COOL ?

Food p. 62
Mika et Xavier Pensec, fondateurs du restaurant de sushi Hinoki, à Brest

CAHIER CRITIQUES

Musiques p. 66
Rachid Taha, Sophie Calle

Cinéma p. 74
Le navet selon Gérard Lefort + les sorties de la semaine

Livres p. 82
Dustan Superstar, Georges Perros, Apollinaire

Scènes p. 88
Agnès Berthon, Hiroshi Sugimoto

Expos p. 92
Antoine Rigal

Médias p. 94
Reverb.com

Best Of p. 96

Carte Blanche (et Noire) p. 98



Emmanuel Pain

62



AMLF

74



Shirley Hissakawa

90



Jérôme Brézillon

82



Paramount Pictures

94

Ce numéro comporte un supplément "Actoral" de 16 pages dans les éditions abonnés France et kiosque Paca



Au pays des danses divines

L'artiste plasticien **HIROSHI SUGIMOTO** apporte sa touche à *Sambahō*, danse rituelle du Japon servie par trois générations d'interprètes. Rencontre.

DANS CE HALL DE GRAND HÔTEL EN PLEIN CŒUR DE PARIS,

Hiroshi Sugimoto ne dépareille pas trop avec les touristes en visite dans la capitale. Affable et précis, il s'anime pourtant en évoquant le nom donné à cette manifestation qui réunit le meilleur du Japon : "Japonismes, c'est un peu cliché, non ?" A la mention du kabuki, il sourit : "Un véritable succès commercial, ils n'ont pas besoin d'aide. Alors que le *nô* ou le *bunraku* sont fragiles. D'ailleurs, regardez les salles : il n'y a que des vieillards !"

Un franc-parler revigorant. Hiroshi Sugimoto, photographe et architecte, en avait surpris plus d'un avec sa "relecture" de la pièce de bunraku, *Double suicide à Sonezaki*, en 2013. Cet automne, il revient sur scène avec la famille Nomura : Mansaku – trésor national vivant –, son fils Mansai et son petit-fils Yûki. "C'est une danse qui vient de la nuit des temps et n'a jamais cessé d'être donnée alors que si vous regardez la tragédie grecque, elle a été interrompue. Avec *Sambahō*, on est ailleurs", dit Sugimoto. Et de préciser la

"Ce qui caractérise le Japon, c'est cette manière de penser que les divinités habitent partout, jusque dans la nature"

nature même de cet art : "Nous sommes dans une tradition orale et c'est ce que l'on voit sur scène à travers cette réunion de trois 'acteurs' d'une même famille. C'est un peu comme une maturation de l'antiquité à nos jours."

Dans cet univers si particulier des arts traditionnels au Japon, "on ne se retire pas. Il n'y a pas de retraite". Manière élégante de dire que la présence de Mansaku Nomura tient autant du miracle que de la volonté. Evidemment, Hiroshi Sugimoto n'a pas touché à l'œuvre elle-même. Son apport est ailleurs, dans ces costumes teints avec des motifs d'une de ses photos, dans ce décor constitué de larges bandes. A une époque pas si lointaine, en 1860, le Japon, alors à l'ère Meiji et pris dans un vent de modernité, a presque tourné le dos aux traditions. Avant de revenir à ses fondamentaux. Les arts en furent néanmoins bousculés. Façon de signaler que son approche du spectacle n'est peut-être pas si révolutionnaire.

La saison prochaine, Hiroshi Sugimoto travaillera avec le ballet de l'Opéra de Paris, un autre monde encore entre tradition et modernité. Il aura pour compagnons de route un chorégraphe "recommandé par William Forsythe", Alessio Silvestrin, le styliste Rick Owens et le compositeur Ryoji Ikeda. "Ce ballet n'existe encore que dans ma tête", lâche l'artiste avec malice. En attendant, il se fait fort de montrer qu'une danse divine comme *Sambahō* a quelque chose à nous dire en 2018. "Ce qui caractérise le Japon, c'est cette manière de penser que les divinités habitent partout, jusque dans la nature. Dans l'histoire, vous retrouvez cela chez les Celtes, par exemple. Une façon de relier des mondes a priori éloignés", affirme encore le créateur. Avec Hiroshi Sugimoto, le Japon n'a jamais été aussi proche. **Philippe Noisette**

Sambahō, danse divine Du 19 au 25 septembre, Théâtre de la Ville, Paris III*

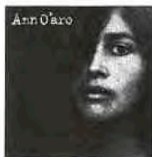
Les Inrockuptibles - 19 septembre 2018

Best Of

Musiques



The Blaze
Dancehall
La poésie urbaine des meilleurs représentants de la French Touch 2018.



Ann O'aro
Ann O'aro
Sur fond de maloya, la Réunionnaise exorcise une enfance brisée par l'inceste.



Flavien Berger
Contre-temps
Le Français signe l'un des disques les plus ambitieux de ces dernières années.



Jeanne Added
Radiate
Une voix fascinante posée sur des sonorités electro et lumineuses.



Kiddy Smile
One Trick Pony
Figure queer, il célèbre la house et l'altérité. Un mélange festif et hautement politique.

Séries



Killing Eve (Canal+) Une tueuse traquée par une agente du MI5. Des personnages en rupture avec les schémas hétéros.
Babylon Berlin (Canal+) La montée du nazisme dans le Berlin décadent de 1929. Une fresque remarquable.
The Deuce (OCS) David Simon revient dans les mid-seventies raconter la consolidation de l'industrie du porno.

Cinéma



Thunder Road
de Jim Cummings
Entre deuil, divorce et traces quotidiens, un jeune fic se débat avec sa névrose d'échec. La naissance d'un acteur-auteur virtuose de l'humour amer.



Mademoiselle de Jonquières
d'Emmanuel Mouret
Une allégre et cruelle comédie en costumes, d'une économie de moyens remarquable.



Le Temps des forêts
de François-Xavier Drouot
Un documentaire précis et violent sur les nouveaux protocoles de l'exploitation forestière.



Invasion
de Kiyoshi Kurosawa
A nouveau sur le thème des *body snatchers*, le Japonais crée l'effroi avec une efficacité modeste de moyens.



Whitney
de Kevin Macdonald
Un biopic documentaire d'une grande intensité romanesque sur la princesse pop des années 1980-90.

Livres



Le Mars Club
de Rachel Kushner
Un roman virtuose et archi documenté sur l'univers des prisons pour femmes.



Les Frères Lehman
de Stefano Massini
La saga des "Lehman brothers" en 30000 vers libres.



Désintégration
d'Emmanuelle Richard
Entre l'Afghanistan et Berlin, la Seconde Guerre mondiale et nos jours, une évocation poétique du déracinement.



Idiotie
de Pierre Guyotat
Le romancier poursuit son autobiographie : un des chocs de la rentrée.



Des raisons de se plaindre
de Jeffrey Eugenides
L'auteur de *Virgin Suicides* et *Middlesex* livre un recueil de nouvelles qui flirte avec l'autobiographie.

Singles

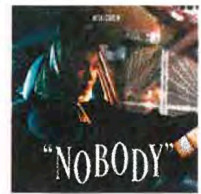
Découvrez l'intégralité du top sur t30t.lesinrocks.com



#1 **5 Dollars**
de Christine And The Queens
Gigolo d'un soir ou d'une vie, Chris se met à nu grâce à cette figure marginale transformée en héros. Sous l'influence de la pop à synthés et de la chanson française des 80's, Chris, fragile et fort(e), continue le chemin entamé.



#2 **Elf City Music**
de Navy Gangs
Les quatre triblions du Nebraska s'imposent comme une nouvelle figure du rock slacker, avec des mélodies exquises, dignes des aînés de Dinosaur Jr. et Pavement. Ce titre arrache-cœur nous plonge dans un rêve infini.



#3 **Nobody**
de Mitski
Délaissant les guitares et les pédales fuzz le temps de vivre son rêve de pop-star à plein temps, Mitski s'embarque ici dans une ballade disco, douce et fragile, enjouée et bizarre, où elle n'a besoin de personne pour danser de toutes ses forces.

BD



Prendre refuge
de Mathias Enard et Zeina Abirached
Entre l'Afghanistan et Berlin, la Seconde Guerre mondiale et nos jours, une évocation poétique du déracinement.



Les Rigoles
de Brecht Evens
Le temps d'une nuit, Paris est une fête. De virtuoses audaces formelles qui ne desservent pas le récit, bien au contraire.



Pauvre Sydney!
de Charles Forsman
La tranche de vie sombre et radicale d'une ado tourmentée par le créateur de *The End of the Fucking World*.

Scènes



Sambasô, danse divine
de Hiroshi Sugimoto, Festival d'Automne, Espace Cardin (Paris VIII*)
Le plasticien Sugimoto apporte sa touche à *Sambasô*, danse rituelle du Japon.



Franchir la nuit
conception Rachid Ouramdane, Opéra de Lyon/ Biennale de la danse
Rachid Ouramdane met en scène des enfants au vécu bousculé. Une danse pour dire le monde.



Violin Phase
chorégraphie Anne Teresa De Keersmaeker, Festival d'Automne, Lafayette Anticipations (Paris IV*)
Reprise d'un portrait de la chorégraphe créé en 1981 sur la musique de Steve Reich.

Expos



DRAG: Self-Portraits & Body Politics
Southbank Centre, Hayward Gallery, Londres
Exposition performative et déconstruction des genres.



Martin Beck
Frac Lorraine, Metz
Reconstitution sensorielle de la fin d'un club new-yorkais.



Henry Moore
Fonds H. et E. Leclerc pour la culture, Landerneau
Des sculptures entre abstraction et surréalisme.

Médias



Jacques Doriot, le petit Führer français
(France 3) Du PCF au PPF, Doriot a pris la tête d'un authentique parti fasciste français. **Vous êtes bien chez Sophie** (Arte Radio) Sophie Simonot a conservé les messages du répondeur de ses 20 ans. Etonnant.

Jeux



Shadow of the Tomb Raider
PC, PS4/Pro et XB1/X
Une aventure mûre mêlant infiltration et exploration comme aux plus belles heures de la saga.



Dragon Quest XI
PS4, PC
Classique mais aussi riche que prenant et merveilleusement écrit, le résultat fait honneur à la série de Yuji Horii.



Night Trap Switch, PC
Longtemps introuvable, ce jeu d'épouvante aberrant et fascinant est dispo sur la console hybride de Nintendo.

Unfauteuilpourlorchestre.com – 19 septembre 2018

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Sambasô, danse divine, conception et scénographie de Hiroshi Sugimoto, à l'Espace Cardin / Théâtre de la Ville Hors-les-murs / Festival d'Automne à Paris / Japonisme

Sep 20, 2018 | Commentaires fermés sur Sambasô, danse divine, conception et scénographie de Hiroshi Sugimoto, à l'Espace Cardin / Théâtre de la Ville Hors-les-murs / Festival d'Automne à Paris / Japonisme



© Odawara Art Fondation

fff article de **Denis Sanglard**

Le théâtre de la Ville, toujours dans le cadre de la manifestation Japonisme, invite Hiroshi Sugimoto, photographe et sculpteur, artiste multidisciplinaire, et les danseurs Mansaku, Mansai et Yûki Nomura, père, fils et petit-fils (la lignée remonte au XV^{ème} siècle). Nous avons déjà eu l'occasion de découvrir Mansai Nomura II en 2014 à la Maison de la Culture du Japon pour un Macbeth de Shakespeare version Nô, Kyogen inclus donc, ébouriffant et inventif. Là, sur le plateau de l'Espace Cardin, où repose le plateau bordé de ses quatre piliers traditionnels, ici tronqués pour une simple évocation, et sur lequel on accède par le Hashigakari, passerelle de bois ménageant les entrées des acteurs, Hiroshi Sugimoto met en espace Sambasô, performance singulière d'un acteur de Kyogen au sein de la pièce Okina, danse et rituel shintoïste intégré au Nô. Prière pour une récolte, deux danses se succèdent, l'une sans masque, la seconde avec le masque noir Kokushikijo. On ne danse pas Sambasô, on « foule Sambasô ». C'est un rituel archaïque, une bénédiction où le pied dame le sol, le prépare à la récolte. L'acteur, qui porte aussi le nom de Sambasô devient l'intermédiaire de la divinité, un Yorishiro. Le masque lui-même devient un objet cultuel. Ainsi dialogue le kami avec les esprits qui hantent la terre foulée. Mansaku Nomura II (accompagné de son fils Mansai Nomura), d'une extrême concentration, est d'une énergie phénoménale et nous emporte loin, très loin. Puissance de frappe des pieds, précision du geste, le sol tambouriné résonne et gronde. C'est une montée maîtrisée et progressive où le rythme va s'accélération et amène à la transe. Non celle du danseur mais du spectateur fasciné, happé par ce rythme et ce rituel archaïque et si sophistiqué. Difficile de relater les impressions multiples et contradictoires qui se superposent au long de cette cérémonie captivante. C'est au-delà des mots. Une expérience réellement physique qui brouille toute pensée et vous traverse pour n'être que sensation pure. Il faut accepter l'abandon, d'être irradié et captif par cette énergie qui va crescendo et vous laisse médusé et perdu. Fascination d'occidental pour une danse inconnue, sans doute, mais surtout appréhension d'un mystère qui touche au sacré, à l'origine profonde de la danse comme nous le découvrons avec le Gagaku il y a peu à La Philharmonie de Paris. Une ouverture sur le Japon et ses mythes fondateurs. Bien que revisité avec intelligence par Hiroshi Sugimoto, scénographie, costumes et lumières – somptueux – l'esprit Sambasô demeure et les esprits veillent toujours.

En contrepoint, en première partie, Tsukimizatô, « l'aveugle qui admirait la lune », Kyogen traditionnel, cet intermède comique, alternative au tragique du Nô dont il est une composante. C'est une fable et comme toute fable transcende le temps, où un vieil aveugle dont le cœur est capable de voir la beauté du monde rencontre un homme de la ville avec qui il partage le saké. Cet homme envieux de la poésie du vieil homme finit par le bastonner. C'est une fable cruelle ou la naïveté du vieillard provoque le rire. Tout l'art subtil du Kyogen, art populaire, expressif et stylisé, entre dialogues et kata. L'occasion de découvrir en vieillard aveugle et naïf Mansaku Nomura II, « trésor national vivant », magistral dans la maîtrise de son art. 40 petites minutes de bonheur pour une leçon d'humanité.



© Odawara Art Fondation

Sambasô, danse divine, conception et scénographie Hiroshi Sugimoto

Avec Mansaku Nomura, Mansai Nomura, Yôki Nomura, Hiroharu Kukata, Kazunori Takano, Haruo Tsukizaki, Shûichi Nakamura, Ren Naito, Gô Iida, Manabu Takeichi, Ichirô Kichisaka, Yutarô Uzawa, Kazuto Shimizu, Hirodata Kamei

Du 19 au 25 septembre 2018 à 20h

Le 22 septembre à 15h et 20h, relâche le 23 septembre

Espace Cardin

1, avenue Gabriel

75008 Paris

Réservation 01 42 74 22 77

www.theatredelaville-paris.com

Festival d'Automne

Réservation 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

THÉÂTRE D'AUTOMNE



Sambasô, PHOTO ODAWARA ART FOUNDATION

Sugimoto et le kyôgen, comique cosmique

Avec «Sambasô», présenté à Paris, le plasticien et photographe japonais tente de revenir aux origines du théâtre kyôgen, pendant du nô, pour «faire du neuf avec du plus vieux que vieux».

Pas besoin de connaître sur le bout des doigts l'œuvre plastique et photographique de Hiroshi Sugimoto pour savoir que le Japonais est obsédé par la fin du monde. Sa première grande rétrospective internationale, il y a douze ans, s'intitulait *End of Time* et son exposition monographique de 2014 au Palais de Tokyo, qui mélangeait ses collections d'objets aux vestiges de ses

grandes séries photographiques (*Dioramas, Theaters...*), adoptait le titre poétique *Aujourd'hui, le monde est mort* pour imaginer la terre après la fin de l'humanité. Faut-il s'étonner alors que *Sambasô*, l'une de ses œuvres de prédilection au théâtre dont il a tiré l'un des plus fameux spectacles de sa conception – programmé dans le cadre de Japonismes 2018 et du Festival d'automne à Paris –, raconte la création du monde ? Réponse au téléphone de l'intéressé, qui accepte volontiers qu'on le qualifie de pessimiste fondamental, mais réfute la contradiction : «*J'ai plus de 70 ans. J'arrive dans le dernier âge de ma vie. Naturellement, je pense beaucoup à l'origine de l'univers et de la civilisation.*»

Relation symbiotique. Un leit-motif de longue date, est-on tenté d'ajouter. L'artiste ne confiait-il pas

à *Libération* en 2014, à propos de sa série de *Seascapes* entamée en 1980 : «*J'avais l'idée de montrer ce que le premier homme ou la première femme voyait en découvrant la Terre* ? Le choix de ces «*trois morceaux rituels*» qui racontent simultanément la naissance mythique de l'Etat japonais, du théâtre et de l'humanité, est en tout cas significatif dans son œuvre à plus d'un titre. «*Sambasô est l'une des plus anciennes pièces du théâtre japonais. Elle ressemble à une tragédie antique. Mais le théâtre grec est séparé de l'histoire moderne, parce que la culture européenne l'a longtemps oublié. Les Japonais aiment à croire que leurs pièces sont jouées sans discontinuer depuis la création du monde et qu'elles ont un jour été jouées par les dieux. En réalité, la plupart des œuvres datent sans doute du XV^e siècle. Mais des croyances du néolithique se*

retrouvent sans doute dans des survivances qui en font intégralement partie, comme les danses cérémonielles.» *Sambasô*, dont Hiroshi Sugimoto dit avoir eu le souvenir grâce à son ami Mansai Nomura, descendant de l'une des plus grandes dynasties d'acteurs au Japon (à laquelle appartient également Mansaku et Yûki Nomura, les deux autres interprètes du spectacle), et superstar du kyôgen. Cette forme comique du théâtre traditionnel japonais sert en principe à détendre l'atmosphère entre deux œuvres du nô et entretient avec ce dernier une relation essentiellement symbiotique. «*Le nô fait revenir l'esprit de la mort sur scène. Le kyôgen est plus vivant et plus humain. Après avoir fréquenté l'esprit de la mort, les gens ont besoin de rire des hommes.*» Pour autant, rien de trivial dans cette œuvre sur la

quelle plane l'ombre d'Amaterasu, déesse du Soleil à l'origine de l'humanité et de la famille impériale. Le motif de l'éclair, utilisé par Hiroshi Sugimoto pour les décors et les costumes, souligne ces racines religieuses, que nombre d'interprètes de nô et de kyôgen minimisent souvent pour ne pas effrayer le public. «*Ce sont des images tirées de ma série Lightning Fields d'il y a une dizaine d'années. Mais ce sont des créations artificielles, réalisées sans appareil photo, dans une chambre noire. Je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse de photographie à proprement parler, d'ailleurs. C'est plutôt un effet spécial. Qui illustre parfaitement l'idée que je me fais d'une communication entre les dieux et les hommes.*»

«Lumière tamisée». L'autre grand parti pris de mise en scène choisi par le photographe – dont la marge de manœuvre créative était de toute façon limitée par une tradition qui interdit par principe «les affirmations de soi» – est la lumière, réduite par goût et volonté paradoxale d'innover. «*Le nô et le kyôgen sont des formes traditionnelles, mais qui n'ont pas arrêté d'évoluer. J'essaie d'imaginer leur esprit originel pour en présenter des versions plus contemporaines. Ma mise en scène ne décide aucun des mouvements mais la manière dont ils sont présentés. Il y a le décor, bien sûr, la forme de la scène et surtout les éclairages. C'est l'un des enjeux clés de mon travail avec le théâtre. Au XIX^e siècle, il n'y avait aucune lumière artificielle. Pour ma mise en scène, j'ai fait le choix d'une lumière très tamisée, qui puisse nous ramener à un état prémoderne du théâtre. Je sais que c'est un paradoxe. Faire du neuf avec du plus vieux que vieux.*» D'avant-hier à demain, du commencement du monde à son achèvement, tout est affaire de boucles dans l'imaginaire du Japonais, plus enclin que jamais à se réinventer (sa grande exposition à venir à Versailles, éparpillée de l'architecture à l'image, devrait en témoigner), mais aussi à se rapprocher de la culture traditionnelle japonaise.

Rappelons qu'après presque trois décennies à partager sa vie entre Tokyo et les Etats-Unis, Sugimoto passe désormais autant de temps qu'il le peut dans son pays de naissance, notamment à Odawara, dans la préfecture de Kanagawa, où il a fait construire le «dernier acte» de son œuvre – une maison-fondation au bord de la mer «*juste assez grande pour que je puisse me demander si je vais avoir le temps de terminer de l'installer avant de mourir.*»

OLIVIER LAMM

SAMBASÔ, DANSE DIVINE jusqu'au 25 septembre à l'espace Cardin, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne.
Rens. : Théâtre de la Ville.
Exposition au château de Versailles, du 16 octobre au 17 février.

Théâtre du blog

Tsukimi-Zatô (L'Aveugle qui admire la lune) et Sambasô, conception et scénographie d'Hiroshi Sugimoto

Posté dans 21 septembre, 2018 dans [critique](#).



Tsukimi-Zatô (L'Aveugle qui admire la lune) et Sambasô, conception et scénographie d'Hiroshi Sugimoto

Ce photographe et artiste septuagénaire de renom, s'est tourné depuis dix ans vers le spectacle japonais traditionnel mais dans une esthétique renouvelée. Il a créé en 2009, l'Odawara Art Foundation, pour favoriser le développement de la culture de son pays. «La logique de la tradition, dit-il, est de se réécrire sans cesse au présent ».

Dans le cadre du programme *Japonismes*, nous découvrons, dans la même soirée, un kyôgen – la comédie populaire et pendant du nô – puis *Sambasô*, une danse rituelle du Shintô. Pièces interprétées par des acteurs de kyôgen, membres de la famille Nomura: l'aïeul Mansaku, le père, Mansai et le jeune Yûki. Trois générations se transmettant cet art de père en fils (ce qu'on nomme la « filiation par le sang », autrement dit par l'origine)... Même si, de nos jours, l'héritage ne repose plus nécessairement sur ces liens de parenté, au Japon, modernité et tradition font bon ménage. Pour preuve, le travail du maître-d'œuvre: plutôt que d'opérer une synthèse entre un art traditionnel et art contemporain, Hiroshi Sugimoto donne corps à une «extension des classiques ».

Tsukimi-Zatô (L'Aveugle qui admire la lune)

En prélude, trois musiciens (deux tambours et une flûte) s'assoient cérémonieusement et font résonner de belles sonorités. Chants et percussions alternent en boucle, tandis que la flûte intervient en continu. En fond de scène, un pan de lune brun-orangé, agrandissement réalisé par le metteur en scène d'un cliché pris par l'Observatoire de Paris en 1902... Apparaît un vieillard marchant en tâtonnant avec un long bâton (le maître Mansaku Nomura) « Je suis aveugle » dit-il.

Venu admirer la pleine lune des moissons, ce villageois se contente «du chant des insectes », celui «des grillons mors de cheval» et « de ceux des pins ». Tout à son plaisir, il rencontre un habitant de la ville qui lui offre à boire. Aux cours de joviales libations, ils chantent, dansent, récitent des poèmes jusqu'à l'ébriété... A l'instar des farces de Molière, la comédie vire au drame, quand le citadin bastonne le vieil homme. Le genre veut que l'on montre des infirmes, victimes de persécutions... On sourit, plus qu'on ne rit, à ce petit drame paysan des origines, joué avec une grande économie de gestes.

Sambasô, danse divine

Comme pour la première partie, une introduction musicale avec tambours, flûte et chants, est une sorte d'incantation préliminaire: voix de basses, cris, percussions et son grêle de la flûte accompagnent l'entrée solennelle des acteurs, et la cérémonie commence ! « Cette pièce se réfère à une danse sacrée qui renvoie aux premiers temps de l'humanité au Japon, dit Hiroshi Sugimoto. » *Sambasô* désigne à la fois la performance de l'acteur et le personnage de la pièce *Okina*, un rituel shintô proche du théâtre nô, mais c'est "un nô sans en être un". Avec deux danses : le «momi no dan », sans masque, et le «suzu no dan», interprété avec masque noir et grelots à la main. Le primesautier Yuki puis son père, Mansai, accélèrent progressivement le tempo, sautent et frappent le sol du pied, foulant la terre. « On dit "fouler Sambasô", dit le metteur en scène, car il s'agit d'apaiser les divinités agrestes ». On admire le style de ces artistes, aux gestes codifiés et vêtus de costumes somptueux.

Nous ne saisissons pas toute la symbolique de cet art ancestral, mais nous sommes subjugués par la beauté du spectacle. Rideaux de scène et costumes ont été réalisés à partir de l'œuvre photographique d'Hiroshi Sugimoto. Pour *Sambasô*, un grand éclair blanc oblique barre le fond de scène, réplique de *Lightning Fields*, qui résulte de l'impression directe sur la pellicule de traces de décharges électriques. Il s'illumine aux acmés de la danse On retrouve ce motif sur le kimono de Mansai Nomura, tandis que des grues ornent celui de son fils. Entre ciel et terre, ce trait lumineux capte les énergies que renvoient musique, chant et danse. Rien de folklorique dans cette épure que nous recevons malgré nos manques en culture nippone.

Mireille Davidovici

Espace Cardin-Théâtre de la Ville, 1 avenue Gabriel, Paris VIIIème dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, jusqu'au 25 septembre.
T. : 01 42 74 22 77

Paris : ce soir on japonise

De l'automne au printemps, Paris se met à l'heure du Japon d'hier, d'aujourd'hui voire de demain. Ce n'est pas la première fois, mais cela n'avait jamais atteint une telle ampleur. Expositions, films concerts, cérémonies, kabuki, nô, bunraku, marionnettes, théâtres contemporains, etc. Premier voyage sur quelques scènes.



scène de "Révélation(Red in Blue Trilogie)" © Simon Gosselin

Depuis septembre et jusqu'aux premiers mois de l'année prochaine, Paris (hélas, seulement Paris) va japoniser à tout va. La France et le Japon fêtent leurs 160 ans de relations diplomatiques, le Japon les 150 ans de l'ère Meiji qui vit le pays s'ouvrir, mais ceci n'explique pas cela. En arts, l'attirance entre les deux pays est ancienne et réciproque. Si la chanson française ou certains acteurs made in France sont célébrissimes au Japon, le cinéma japonais fascine depuis longtemps le public français. Et ainsi de suite.

Traditions et modernités

Pour s'en tenir aux arts de la scène qui nous occupent, difficile de ne pas évoquer les années 70. Au Festival de Nancy, créé par Jack Lang, on découvre Suzuki Tadaski, Shuji Terayama, Kazuo Oono, Min Tanaka pour ne citer qu'eux. Au festival d'Automne, créé par Michel Guy, on multiplie les voyages pour rapporter des merveilles à commencer par la fabuleuse exposition *MA Espace-temps* en 1978. Puis viendront les grands kabukis, des spectacles de no et d'autres du bunraku, manifestations derrière lesquelles il faut saluer la mémoire d'un grand disparu, Thomas Erdos, qui contribua beaucoup à la venue en Europe de grands artistes japonais.

Déjà était à l'œuvre, cette oscillation entre la tradition et la modernité. On la retrouve pleinement aujourd'hui dans le méga programme « Japonismes » malgré l'absence surprenante de Bando Tamasaburo (symbole à lui tout seul de cette dualité) et rien d'envergure du côté de la terre, art majeur au Japon où plusieurs maîtres potiers sont des trésors nationaux vivants. N'empêche, opération patronnée par la Fondation du Japon entraînant dans son sillage beaucoup de sponsors, la foison est là : nombreuses expositions avec des

raretés, énorme rétrospective sur cent ans de cinéma japonais à la Cinémathèque, concerts, gros plan sur les arts numériques, etc. (programme complet [ici](#)). Et bien sûr des spectacles,, bon nombre dans le cadre du [Festival d'automne](#).



scène de "Sambaso" © KOS-CREA

Il y eut pour commencer une plongée dans le kabuki au [Théâtre](#) de Chaillot (13-19 septembre) toujours passionnante mais sans l'ampleur et la qualité des kabukis d'anthologie venus à Paris il y a quelques dizaines années. Le soir où s'achevait le kabuki à Chaillot commençait à l'espace Cardin (19-24 septembre), deux merveilles signées Hiroshi Sugimoto (déjà venu au [Festival d'automne](#) en 2013) : *Tsukini-Zat* et *Sambaso, danse divine*. Dans cette seconde pièce, se produisaient ensemble le père et le fils, Mansai Nomura et Yuki Nomura, bouleversante transmission à vue. Pas glissés, jambe qui ne se soulève que pour frapper le sol, gestes d'enroulement du kimono autour des bras, rythme des percussions adossées aux voix rauques des hommes en noir accroupis au fond de la scène. Une soirée comme sortie d'un temps ancien à la fois élégante et furieuse, constamment saisissante.

L'art des petits riens

Au [théâtre](#) de Gennevilliers nous attendait le Japon d'aujourd'hui. Non celui de Tokyo, mais celui de deux auberges perdues dans une lointaine province, un cul de sac suspendu dans le temps. Dans *Dark master*, le cuisinier fatigué propose à un jeune client -un routard cherchant un petit boulot- de prendre sa place et de guider ses gestes avec une oreillette. Douceur et drôlerie font bon ménage dans ce [théâtre](#) qui ne ressemble à rien sauf à son auteur, Kurô Tanino. Dans *Avidya -l'auberge de l'obscurité* arrive dans une auberge (condamnée à la fermeture car sur le tracé d'une future ligne d'un train à grande vitesse), un homme portant sur son dos un erhu (sorte de violon) emmaillotté et à la main une valise métallisée. Il est flanqué d'un autre homme, un nain, son père. Ils doivent se produire dans l'auberge mais personne ne les attend.

Suite de l'article que j'avais publié il y a deux ans lorsque ce spectacle était venu à la maison de la culture du Japon où l'on découvrait alors le travail du metteur en scène et auteur Kurô Tanino: « L'aubergiste est parti, abandonnant son établissement. Vivent là deux geishas joueuses de shamisen et buveuses de saké, un homme quasi aveugle, une vieille femme effrayée à la vue de ces êtres étrangers venus de Tokyo. Et puis, rythmant la vie de l'auberge, l'une de ses pièces abrite des bains naturels d'eau chaude (qui ont dû faire sa réputation) où règne un sansuke. Le sansuke, à l'époque Edo, lavait les corps des clients et fécondait les femmes ayant du mal à tomber enceinte. Kurô Tanino imagine que dans ce coin reculé du Japon un sansuke (bandant à tout bout de champ jusqu'à en souffrir) officiait encore il n'y a pas si longtemps. Dans ces bains d'eau chaude fumante parmi les pierres, hommes et femmes, mêlés et nus, viennent se faire frotter le dos par le sansuke avant de faire trempette. Ainsi passe la journée. Faite de petits riens. Une cigarette, un thé, une porte qui coulisse, un bain, des rires alcoolisés ou apeurés. Vient le moment où, satisfaisant à la curiosité des squatteurs de l'auberge et des spectateurs, le nain ouvrira la valise métallisée, déployant la marionnette difforme et quelque peu effrayante. » (article complet [ici](#)).



Scène de "Avidya- l'auberge de l'obscurité" © Shinsuke Sugino

Kurô Tanino est né en 1979 à Toyama sur la mer du Japon. Pourvu qu'il revienne avec d'autres spectacles. Tandis que *La ménagerie de verre* de son directeur Daniel Jeanneteau (lire [ici](#)) tourne au Japon, le théâtre de Gennevilliers s'apprête à accueillir longuement Hideto Iwai qui a déjà mené différents travaux dans la ville. On en reparlera.

Satoshi Miyagi le passeur

On connaît beaucoup mieux Satoshi Miyagi. Il était venu présenter sa version du *Mahabharata* pour l'inauguration du Théâtre Lévi-Strauss au sous-sol du musée du Quai Branly, version recréée ensuite au Festival d'Avignon dans la carrière Boulbon. Il était revenu au quai Branky avec un autre spectacle. Enfin, en juillet 2017, en ouverture du festival dans la Cour d'honneur du Palais des papes, il avait créé un éblouissant *Antigone* (lire [ici](#)).

Au Japon, dans un site extraordinaire au pied du mont Fuji, Satoshi Miyagi dirige le SPAC (Shizuoka Performing Arts Center) depuis 2007 succédant à Suzuki Tadashi (celui que l'on avait découvert à Nancy) qui avait fondé le lieu en 1995. Satoshi Myagi y a invité des metteurs en scène français comme Claude Régy (qui a monté là-bas *Intérieur* de Maeterlinck, spectacle venu ensuite au Festival d'Avignon, lire [ici](#)), Daniel Jeanneteau y travaille régulièrement et par deux fois Wajdi Mouawad y a présenté une de ses créations. Devenu directeur de la Colline, en osmose avec la mission « écritures contemporaines » de ce théâtre, Wajdi Mouawad présente des pièces nouvelles ou jamais montées. Avec raison, il souhaitait inscrire au répertoire du théâtre une œuvre de Léonora Minao, née au Cameroun en 1973 et vivant en France depuis longtemps.

Son premier roman *L'intérieur de la nuit* l'avait fait connaître, un autre de ses romans *La saison de l'ombre* avait obtenu le prix Fémina. Onze romans à ce jour, trois essais à l'Arche, maison qui a publié en 2015 le premier texte théâtral de Léonora Miano *Red in blue trilogie*. C'est la première partie de cette trilogie, *Révélation*, que Mouwad souhaitait voir portée à la scène. Mais par qui ? Il a posé la question à l'auteure qui a répondu : Satoshi Miyagi. Tout simplement. Et lumineusement. Il est beaucoup question de nuit et d'ombre , d'ancêtres, de morts, d'âmes errantes dans *Révélation* , autant d'éléments qui sont chez eux dans la culture japonaise.



Scène de "Révélation" © Simon Gosselin

Tout en étant respectueux du texte (traduit en japonais par Akihito Hirano), Satoshi Miyagi japonise le spectacle avec bonheur. D'abord en introduisant une partie musicale continue écrite par le fidèle Hiroko Tanakawa et jouée *live* par les musiciens du SPAC (également acteurs) installés en contrebas de la scène et d'où sortiront des créatures pour monter en scène. Un dispositif musical plus réduit mais semblable à celui qui était à l'œuvre dans *Antigone* et tout aussi puissant. Comme dans le kabuki et d'autres arts du spectacle japonais, Miyagi opère une séparation entre le corps (Micari) et la parole (Haruyo Suzuki) du personnage central (et qui occupe le centre du plateau) Inyi, « divinité première, figure féminine du divin, porteuse des âmes à naître » écrit Léonora Miano. La divinité est parée d'un extraordinaire costume (très loin de celui que décrit l'auteure en préambule) et il en va de même pour les autres personnages, tous les costumes sont signés Yumiko Komai.

Les Ombres de Léonora Miano

Aux côtés de Inyi, Kalunga, que Léonora Miano présente comme un être androgyne, « gardienne des passages entre les mondes », le metteur en scène japonais en fait un homme pris entre deux feux qui semble sorti d'un village filmé par Kenji Mizoguchi (admirablement interprété par Kazuyunori Abe). De même, Satoshi Miyagi multiplie par quatre la figure de Mayibuye, la « figure des âmes à naître ». Ce nom signifie « que cela revienne » et avait été popularisé au temps de l'apartheid par les militants de l'ANC, qui criaient « Mayibuye Afrika » précise l'auteur qui, dans son texte, prend bien garde de ne jamais utiliser le mot Africain, « nom de notre assujettissement et de notre aliénation » écrit-elle, noms donnés il y a longtemps par les étrangers qui organisèrent la déportation avec la complicité des rois nègres de différents royaumes, souvent rivaux entre eux.

C'est là que se noue l'argument de la pièce : les nouveaux-nés font grève, ils refusent d'avoir une âme tant que les ombres des âmes damnés n'auront pas avoués leurs méfaits, leurs magouilles et leurs crimes. Unbuntu, « figure des âmes en peine », (elle aussi multipliée par quatre dans la mise en scène) témoigne auprès de Mayibuye de leurs souffrances au moment de la capture, de l'arrachement aux familles et de la déportation, enfermés « dans l'entrepont fétide des navires » où « un chant s'imposait à nous pour éloigner la folie », où on priait « pour se souvenir de nous mêmes ». Même la mort n'était pas un soulagement au contraire car privées de terre, les âmes ne pouvaient s'élever.

Alors les Ombres (les rois nègres) plus ou moins coupables, plus ou moins complices, figurées par de prenants lambeaux de masques grands comme un corps humains sont invitées, tour à tour, à comparaître.

S'en suivra un apaisement, un adoucissement de la douleur. A la fin, Inyi disparaît en s'élevant adossée au revers de la lune devenue pleine. C'est là un spectacle d'une grande beauté au service d'une pièce qui creuse au plus profond l'histoire meurtrie d'un continent, hier étant l'interface de son aujourd'hui, sans que jamais la pièce ne fasse le rapprochement, au contraire, et la transfiguration japonaise dans une sorte d'hybridation mythologique opérée par Satoshi Miyagi y contribue avec maestria.

***Avidya-l'Auberge de l'obscurité*, au T2G, Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 29 septembre**

***Révélation (Red in blue trilogie)*, théâtre de la Colline, jusqu'au 20 octobre**

***Red in blue trilogie* de Léonora Miano, chez L'Arche, 176p, 15€**

Suite du programme sur le site Japonismes.org/fr



SPECTACLES

« SAMBASÔ, DANSE DIVINE », RITUEL D'HIROSHI SUGIMOTO

par JBH / 1 octobre 2018 / 0 commentaires

De la musique, du théâtre et de la danse rituelle : la tradition du Japon à l'Espace Cardin.

TRIO MUSICAL ET DUO COMIQUE

Le spectacle s'ouvre sur trois musiciens, à genoux face au public. Le premier commence à jouer de la flûte puis les deux autres enchaînent avec leur tambour. L'un d'eux chante de manière traditionnelle, déroutant pour nous autres européens. C'est une technique très particulière entre le chanté et le parlé. Pas vraiment mélodieux, mais finalement intéressant à découvrir à l'occasion [des Japonismes 2018](#) célébrant les relations diplomatiques franco-japonaises.

Puis les musiciens font place au « kyôgen », dialogue poétique et comique entre un vieil aveugle de la campagne et un jeune citadin qui se rencontrent à l'occasion de la pleine lune d'automne. Ils boivent du saké, trop peut-être. Ils nouent une belle complicité. Leur dialogue révèle le fossé entre les deux générations. L'une traditionnelle et proche de la nature; et l'autre sécularisée vivant dans les villes.



SAMBASÔ : PRIÈRE TRADITIONNELLE JAPONAISE

La deuxième partie du spectacle est tout autant une découverte ! Le spectateur assiste à un rituel très connu au Japon, le Sambahô. Cette prière met en scène un « danseur » parmi des musiciens. Une fois encore, c'est intéressant pour nous spectateurs non habitués à la culture japonaise, même si on saisit difficilement le sens profond de ce rite. Ce n'est pas via la grâce de la danse ou la mélodie que nous rentrons en prière, seulement la curiosité.

Pour découvrir le spectacle, c'est [ici](#) !

Et pour découvrir la programmation du Théâtre de la Ville, Théâtre des Abbesses, c'est [là](#) !

« Sambahô, danse divine », conception et scénographie Hiroshi Sugimoto, production Odawara Art Foundation, en coproduction avec le Théâtre de la Ville-Paris, Festival d'Automne à Paris. Jusqu'au 25 septembre.

ART PRESS SUPPLEMENT

Pays : FR

Périodicité : IrrÃ©gulier

Date : octobre 2018

Page de l'article : p.1,6,7,8,9,....!

Journaliste : Guitemie Maldonado

SAMBASÔ, DANSE DIVINE

Hiroshi Sugimoto

Guitemie Maldonado

En collaboration avec trois maîtres du théâtre kyôgen, Mansaku, Mansai et Yuki Nomura, Hiroshi Sugimoto revisite la scénographie de *Sambasô*, l'une des pièces les plus anciennes du répertoire japonais.

■ Si l'on associe très spontanément le nom de Hiroshi Sugimoto aux travaux photographiques qu'il expose de par le monde depuis les années 1980, on sait peut-être moins qu'il conçoit également des projets architecturaux et des scénographies pour le spectacle vivant, ce depuis une dizaine d'années. À ce titre, il a participé au Festival d'Automne à Paris en 2013 en collaborant à la mise en scène d'une pièce de bunraku, *Double suicide à Sonezaki*. Avec *Sambasô, danse divine*, déjà présentée à New York et à Singapour, il poursuit son exploration du théâtre traditionnel japonais, rappelant par là que, bien qu'installé aux États-Unis depuis 1970, il a toujours conservé des liens étroits avec son pays natal. En témoigne la Odawara Art Foundation, qu'il a lancée en 2009 dans la Préfecture de Kanagawa afin de promouvoir la culture japonaise via des expositions ainsi que des productions théâtrales. *Sambasô* est l'une des pièces musicales et dansées les plus anciennes du répertoire. Elle évoque aussi les origines mythiques du Japon, ces temps légendaires où les esprits divins se manifestent aux hommes, en l'occurrence la déesse Amaterasu, ramenant la lumière au son des tambours dans un monde livré à la nuit.

LOGIQUE DE LA TRADITION

Tel retour aux premiers temps de l'humanité ne peut qu'entrer en résonance avec la série des *Seascapes*, inaugurée par l'artiste en 1980 et toujours en cours : aux confins des terres habitées et modifiées par les activités humaines, il y photographie l'horizon, entre ciel et mer, cherchant à rejoindre une sorte de paysage originel, tel que, au matin du monde, nos plus lointains ancêtres ont pu le contem-

pler. Car la matière de l'œuvre de Sugimoto est avant tout le temps et les moyens de l'appréhender. De là son intérêt bien compréhensible pour les arts de la scène, où celui-ci se manifeste comme durée et comme activation, ici et maintenant, d'un ailleurs. L'art se refuse là à devenir un objet et rejoint la « logique de la tradition » qui, selon l'artiste, « est de se réécrire sans cesse au présent », le présent de l'expérience partagée et de la coprésence des temporalités, qui sont une manière de prise sur le temps.

KYÔGEN

Certes, la contribution de Sugimoto à la mise en scène de *Sambasô* reste dans les limites convenues du décor et des costumes. C'est la performance de trois générations de maîtres du kyôgen, Mansaku, Mansai et Yuki Nomura, qu'il sera avant tout donné d'apprécier : les kyôgens, pièces comiques représentées au cours d'un même programme que les nôs, tragiques, servent à ramener l'esprit du spectateur du passé et de l'au-delà où les entraîne l'invocation des défunts vers son propre monde. « Le rire, explique Sugimoto, détend le cœur des hommes. Mais au sein même de ce rire, les ténèbres insondables de leur cœur ne font que croître. »

Ce sont des noirs tout aussi profonds que déchirent les traces de décharges électriques produites par un générateur et fixées directement sur la pellicule de la série des *Lightning Fields* (commencée en 2006) que l'artiste a utilisées pour *Sambasô* : sur les costumes et sur les toiles de fond où ils sont éclairés par des flashes puissants, ces tracés lumineux font écho, par leur vitesse et leur puissance extrêmes, aux ruptures de rythmes, alternant grand calme et intensité subite, qui caractérisent la danse, considérée comme sacrée, de *Sambasô*. Suscitant nombre d'associations, de la racine de ginseng à des réseaux nerveux en passant par des squelettes d'animaux marins, ces arborescences s'imposent comme

un principe d'organisation universel, indépendamment des échelles et des rythmes de formation, une certaine forme d'immuable par-delà la diversité des manifestations.

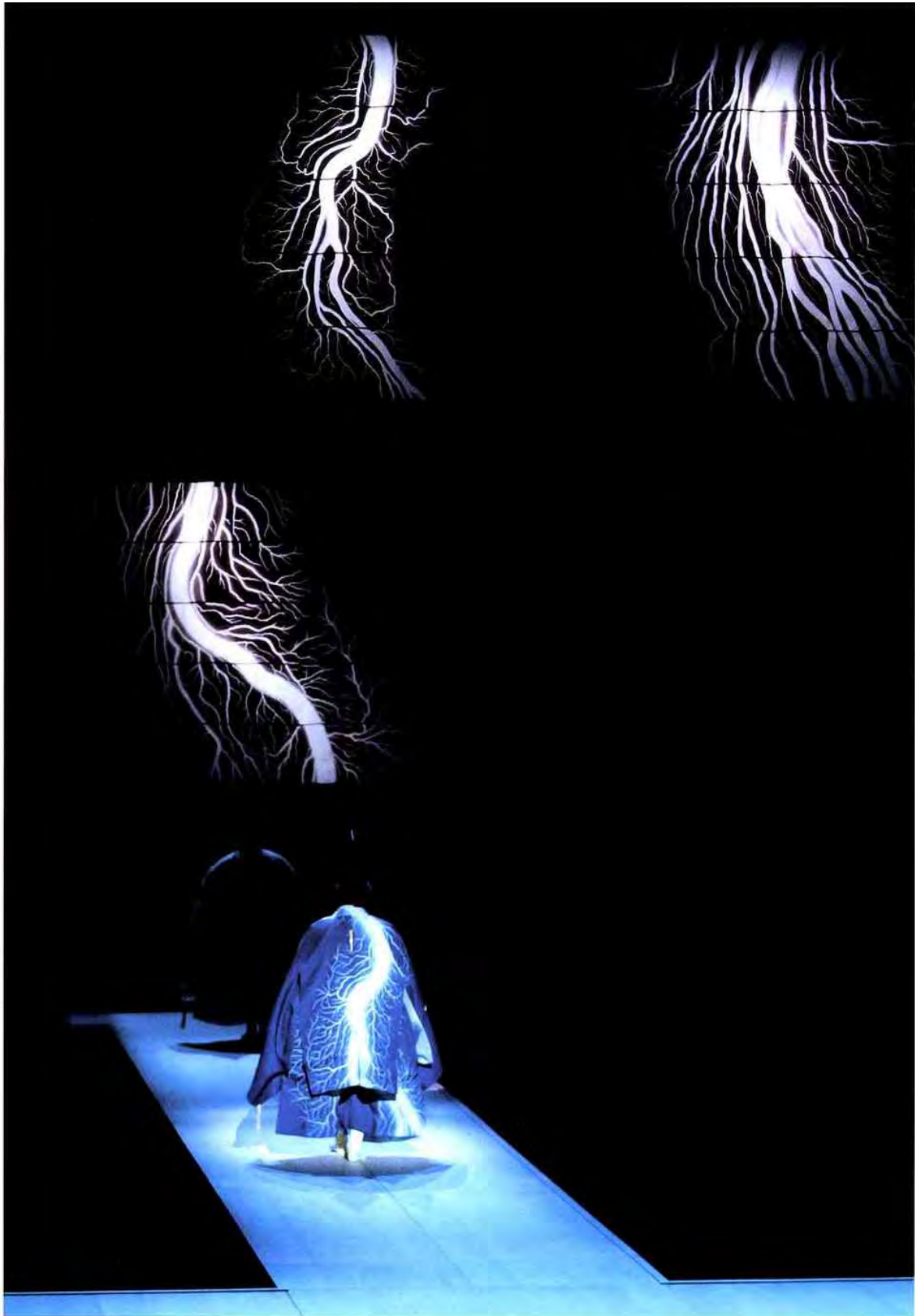
FOSSILISER LE PRÉSENT

Avec ce procédé, l'artiste revisite un moment fondateur de la science moderne : l'étude des phénomènes électromagnétiques à partir du 18^e siècle. « L'idée d'observer les effets de décharges électriques sur des plaques photographiques sèches reflète mon désir de recréer les découvertes majeures de ces pionniers de la science dans la chambre noire – et de les vérifier de mes propres yeux. » Il rappelle que William Henry Fox Talbot, l'inventeur du calotype, était de l'aventure, avec Michael Faraday, et rejoue donc la genèse des procédés photographiques avec ces *Lightning Fields* qu'il qualifie de « dessins photogéniques ». Plus encore, c'est la nature même de la photographie qu'il met ici en évidence, son caractère instantané qu'il a choisi paradoxalement de penser en rapport avec les fossiles, ces « instruments pré-photographiques d'enregistrement du temps ». « La photographie est une fossilisation du temps et les fossiles enregistrent le temps. Ils ont littéralement "capturé", il y a très longtemps, un moment de l'histoire de la vie. C'est extraordinaire de penser que des formes de vie se soient ainsi figées pour les siècles en l'espace d'un instant. » Et si la photographie est « un moyen de fossiliser le présent » et la représentation théâtrale une activation du passé dans le présent, on laisse imaginer l'expérience temporelle qui résulte de l'association des deux. ■

Guitemie Maldonado est ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de lettres modernes et docteur en Histoire de l'art contemporain.

« *Sambasô, danse divine* ». 2018.

(© Odawara Art Foundation).



Sambasô, Divine Dance

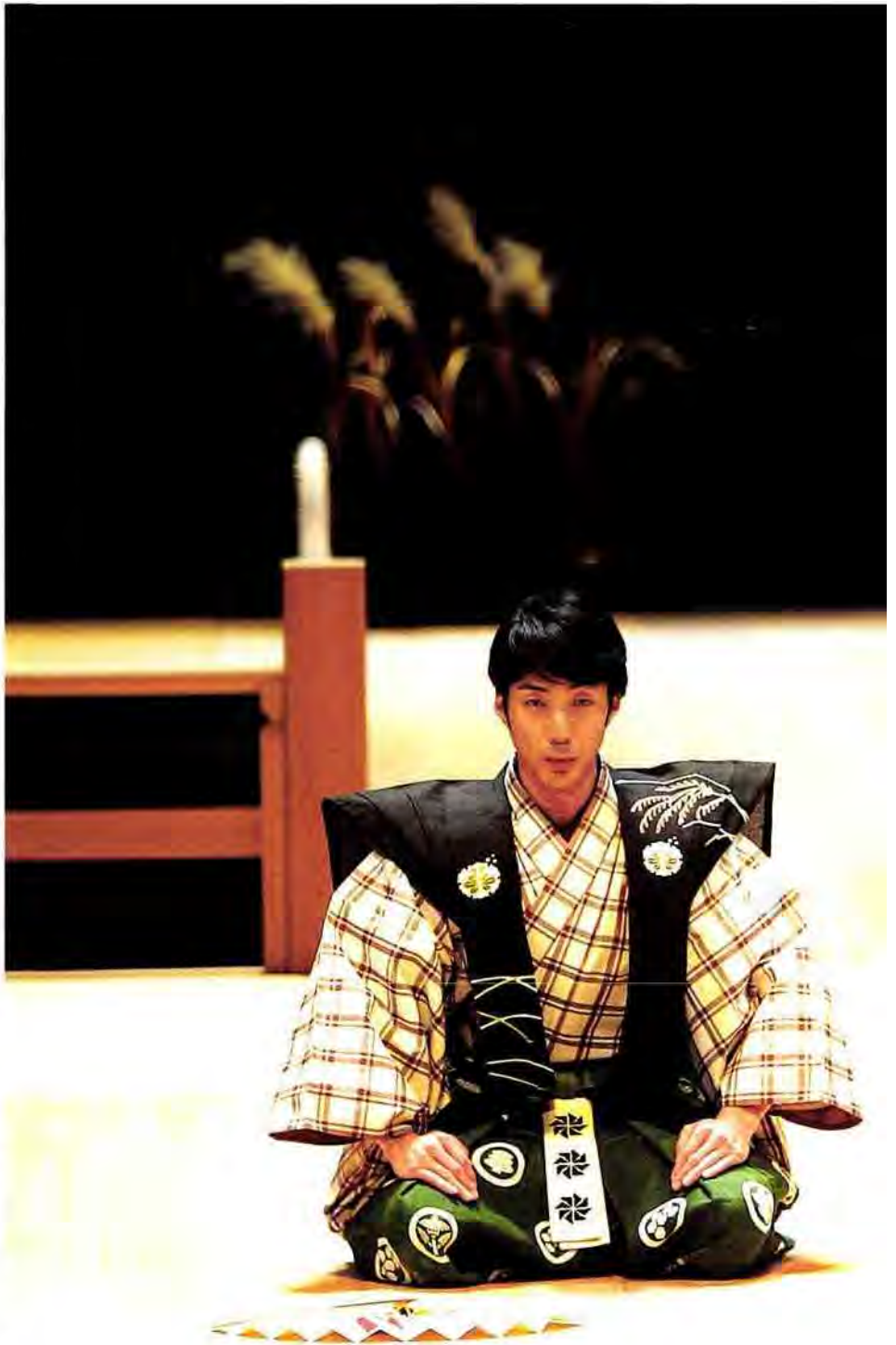
Hiroshi Sugimoto

In collaboration with Mansaku, Mansai and Yuki Nomura—three masters of Kyôgen theatre—Hiroshi Sugimoto revisits the scenography of *Sambasô*, one of the oldest pieces in the Kyôgen repertoire.

While Hiroshi Sugimoto is most often associated with the photographic work he has been exhibiting all over the world since the 1980s, he is perhaps lesser known as a designer of architectural projects and sets for live shows, which he has created for the past ten years or so. In this capacity, he participated in the Festival d'Automne in Paris in 2013 where he collaborated on the staging of a Bunraku play, *The Love Suicides at Sonezaki*. With *Sambasô, Divine Dance*, which has already been presented in New York and Singapore, he continues his exploration of traditional Japanese theatre, and in this reminds us that although he has lived in the United States since 1970, he has nevertheless maintained close ties with his home country. Further proof of this is the Odawara Art Foundation, which he launched in 2009 in Kanagawa Prefecture, in order to promote Japanese culture via exhibitions and theatrical productions. *Sambasô* is one of the oldest musical and dance pieces in the Kyôgen repertoire. It evokes Japan's mythical origins, a time of legends, where divine spirits could appear to men, as here for example with the goddess Amaterasu who, to the sound of drums, brings light to a world taken over by shadows and darkness.

THE LOGIC OF TRADITION

Such a return to humanity's earliest times resonates with the *Seascapes* series, begun by the artist in 1980 and still ongoing: on the margins of land inhabited and modified by human activities, Sugimoto photographs the horizon, between sky and sea, seeking a return to a kind of original landscape, like the one contemplated by our most distant ancestors at the beginning of time. Indeed, the material of Sugimoto's work is above all time and the means of understanding it. Hence his understandable interest in the performing arts, where time is manifested as duration and the activation, here and now, of an elsewhere. On the stage, art refuses to become an object and joins the 'logic of tradition', which according to the artist, 'means constantly rewriting yourself in the present', the present of the shared experience and the co-presence of different temporalities which may be considered a way of challenging time.



KYÔGEN

Admittedly, Sugimoto's contribution to the staging of *Sambasô* stays within the boundaries of the set and costumes. It is the performance of three generations of Kyôgen masters—Mansaku, Mansai and Yuki No-

mura—which can be most appreciated here. Kyôgens are comic plays, performed during the same programme as the tragic Nohs, serving to call back the spectator's spirit from the past and the beyond, evoked by the deceased. 'Laughter,' Sugimoto explains,



« Sambasô, danse divine », 2018. Tsukimi Zato et Mansaku Nomura. (Ph. Shinji Masakawa).

calm and a sudden intensity, all of which may be said to characterize the dance, considered sacred, of *Sambasô*. Generating numerous associations, from ginseng roots to neural networks to the skeletons of marine animals, these tree-like structures are a universal organizing principle, independent of the scales and rhythms of formation, some form of immutability beyond the diversity of its manifestations.

FOSSILIZING THE PRESENT

With this process, the artist revisits a seminal moment of modern science: the study of electromagnetic phenomena beginning in the 18th century. 'The idea of observing the effects of electric shocks on dry photographic plates reflects my desire to recreate the major discoveries of these pioneers of science in the darkroom, and to verify them with my very own eyes.' He recalls that William Henry Fox Talbot, the inventor of the calotype, was part of the adventure, along with Michael Faraday, and Sugimoto repeats the genesis of these photographic procedures with his *Lightning Fields*, which he qualifies as 'photogenic drawings'. More-over, it is the very nature of photography that he highlights here: its instantaneous character, which he has paradoxically chosen to be considered in relation to fossils, these 'pre-photographic instruments capable of recording time'. 'Photography is the fossilization of time and fossils are a record of time. They literally "captured", a very long time ago, a moment in the history of life. It is extraordinary to think that forms of life have thus been set for centuries in the space of a moment.' If photography is 'a means of fossilizing the present' and the theatrical representation a means of activating the past in the present, we can imagine the temporal experience that results from the association of the two. ■

Guitemie Maldonado is a former student of the École Normale Supérieure. She has an agrégation in modern languages and holds a PhD in the history of contemporary art.

Hiroshi Sugimoto

Né en 1948 à Tokyo. Vit et travaille à New York.

Born in 1948 in Tokyo. Lives and works in New York.

Créations et expositions récentes / recent shows:

2017 *New Noh* | *World Premiere Rikyu-Enoura*, Japan Society, New York; *Special Preview of New Noh Production Rikyu-Enoura*, Noh Theater, MDA Museum of Art, Atami

2018 *Hiroshi Sugimoto: Still Life*, Royal Museum of Fine Arts of Belgium, Bruxelles

Hiroshi Sugimoto B.C., Fraenkel Gallery, San Francisco

'relaxes people's hearts. But even within that laughter, the unfathomable shadows of the heart continue to grow.'

The artist uses blacks—just as dark as the traces of the electric shocks produced by a generator and fixed directly on the film of

the series *Lightning Fields* (begun in 2006)—for *Sambasô*: the costumes and the backdrops are illuminated by powerful flashes of light, luminous traces that echo, by their extreme speed and power, rhythmic changes, alternating between a great

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse



© Etang Chen



ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

Festival d'Automne

SAMBASÔ, DANSE DIVINE

Entre les quatre piliers du théâtre nippon, la grande tradition du kyôgen et du rituel shintoïste est performée par la famille Nomura, dont l'aîné, Mansaku, est reconnu « trésor vivant national ». La richesse du programme réside dans ses contrastes. « Tsukimizatô » se présente comme une fable populaire. Un vieil homme y est tourné en ridicule et bastonné pour sa naïveté. Dans un panel de danses et de poésies chantées, les artistes se déplacent en kata, munis de larges éventails servant également de coupes pour boire le saké. Les gestes sont plus lourds et lents dans « Sambahô », qui baigne dans une obscure lumière. Les comédiens danseurs, en transe, puisent la force de la terre et nous emportent dans leur imprécation d'Amaterasu, déesse de la lumière à l'origine du pays du Soleil-Levant. Un fascinant voyage au cœur du Japon. *Christophe Candoni*

CONCEPTION HIROSHI SUGIMOTO
—THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE PIERRE CARDIN—

CULTURE

Japonismes 2018 seeks to break down cultural stereotypes

BY JOHN L. TRAN

CONTRIBUTING WRITER

PARIS – A stupendous full autumn moon, bright orange and fat, flashes intermittently between the nondescript high-rise flats and offices on the drive to Charles de Gaulle Airport. It's an apt and beautiful reminder of one of the events that we, a group of Tokyo-based editors and writers, were invited to see earlier in the week at Japonismes 2018: Souls in Resonance. It was a theater production of "Tsukimi Zato" ("Moon-viewing Blind Man"), starring veteran *kyogen* performer Mansaku Nomura, wherein a townie from upper Kyoto out for a stroll in the countryside bumps into a gentle old blind man. The two characters merrily share sake and poems together but, after parting, the slightly drunk younger man doubles back and deliberately bumps into the blind man as a practical joke and roughly pushes him over. The punchline of the play is that the blind man, as he makes his way home, wonders sadly how there can be such different people in the world, not realizing that it was the same person.

OCT 20, 2018



Kyogen performers (from left) Mansai, Mansaku and Yuki Nomura | JOHN L. TRAN

The mood in our minivan is one of quiet satisfaction tinged with longing. The week in Paris has been full of extraordinary sights, sounds and tastes, and now it's time to get back to an ordinary life in Japan. We've had our fun and are ready to face soul-crushing commutes, trying not to nod off in meetings and thinking of sleep as a hobby.

When our fixer informs us that typhoon Trami is expected to hit Tokyo at our scheduled time of arrival and that our flight has been canceled, the mood instantly turns to out-and-out joy. It appears that we have another night with creative, esoteric, beautiful, philosophical "Japonisme" before going back to Japan, which is already figuratively drumming its fingers on the kitchen table wondering where we've been all night.

This festival of Japanese culture, which marks the 160th anniversary of Franco-Japanese diplomatic relations, was only finalized two years ago. At an informal lunch, Korehito Masuda, director general of the festival, told us that this relatively short time frame inevitably had an impact on the choice of events.

"There was a certain amount of chance as to what we could include," Masuda said, somewhat candidly.

Another issue is that actor Masahiko Tsugawa, a major figure in Japanese cinema and a driving force behind the development of the festival, passed away in early August, a few weeks after Japonismes 2018 had started.

At a Tokyo news conference announcing the actor's death, Prime Minister Shinzo Abe acknowledged that Japonismes 2018 "would have been inconceivable without Mr. Tsugawa. It is truly thanks to his passion that we were able to hold such a grand event."

Befitting the legacy of an actor whose filmography stretched from appearing in Kenji Mizoguchi's "Sansho the Bailiff" (1954) to playing a role in "Ultraman Ginga Theater Special: Ultra Monster Hero Battle Royale!" (2014), Japonismes 2018 aims to present a broad spectrum of cultures and forego the temptation to present a monolithic image of Japan as a completely coherent and unified society.

Along with the golden oldies of tea ceremony, *taiko* drumming, *noh*



An installation view of Shingo Katori's first solo exhibition, 'Nakama des Arts.' | JOHN L. TRAN

theater, ikebana and ukiyo-e, the anime and manga continuum is represented in the program through musical extravaganzas such as “Pretty Guardian Sailor Moon,” the video game character-based “Touken Ranbu: the Musical” and turquoise-haired virtual idol character Hatsune Miku’s “Expo 2018 Europe.”

If the festival were only made up of these two branches of culture — the traditional and Cool Japan variety — it would have been business as usual, as they already have a successful track record of representing Japan abroad through the economics-driven outlook of the Ministry of Economy, Trade and Industry.

Japonisme 2018, however, is under the purview of a fairly complex array of numerous agencies and governmental bodies, including the Japan Foundation, the Ministry of Agriculture, Forestry and Fisheries, Japan Tourism Agency and the Finance Ministry. If the combination of these different bodies has resulted, intentionally or not, in a greater diversity of events, that’s not such a bad thing.

Masuda’s overall vision for the festival in presenting a more diverse range of cultural events was to challenge already established cultural icons that have come to represent Japan abroad.

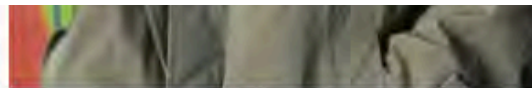
“I hope that people coming to Japonismes 2018 will experience these unknown facets of our culture and that we can break down stereotypes,” Masuda is quoted as saying on the official government public relations website. The festival’s inclusion of an extensive program of Japanese cinema, an exhibition on art brut, culinary workshops, sake tastings, a substantial program of contemporary theater and dance, and, to some extent, an art exhibition by pop celebrity Shingo Katori of SMAP fame certainly helps with this.

While chatting to a representative of the Japan Foundation in the lobby of the Chaillot National Theater before attending a performance of Hideki Noda’s “In the Forest, Under Cherries in Full Bloom,” I asked what she considered to be the ultimate goal of her work.

“We don’t necessarily like the phrase ‘soft power,’ we want culture to be pursued as a virtue in itself,” she said, referring, I assumed, to the policy of reducing culture to being a vehicle for developing the economy through tourism and trade deals.



“We don’t want people to think of us as monsters, and we hope that the Japanese passport will allow us to travel freely to as many different countries as possible,” she added, somewhat out of the blue, but which on reflection made sense considering Japan’s historical policy of isolationism.



Shingo Katori poses for a portrait.

Interestingly, the play we were about to see, Noda’s 1989 revisionist retelling of a Japan origin story via an adaptation of a short story by Ango Sakaguchi, regrets the demise of an indigenous population of unsocialized monsters, or *oni*, as they are sacrificed through the machinations and politics of an aristocratic organizing structure (as far as I could tell).



Hideki Noda's 'In the Forest, Under Cherries in Full Bloom' | NATHALIE VU-DINH

The frenetic pantomime action, an overly saccharine performance by the young male lead and clever fast-paced wordplay that could not be successfully translated in French subtitles didn’t receive an overwhelmingly positive reaction from the audience, whose applause at the end was respectful rather than effusive.

The imagery of the production seemed to play up Japanese cultural tropes — cherry blossoms, folk mythology, swordplay, the pomp of the Imperial court — but it was only after the show when I was able to talk to Noda (who I had first seen perform in London in the 1990s when he had absolutely rocked the British theater world) that I understood that the play was intended to be social criticism.

“I don’t have any issues with the Imperial family now but when I wrote ‘In the Forest, Under Cherries in Full Bloom,’ it was still the Showa Era (the reign of Emperor Hirohito),” Noda said. “In reviving the play (in contemporary times), I consider it to be a comment on authoritarianism in general, which is becoming more popular around the world.”

Two very different theater productions we had seen previously in the week contrasted markedly with Noda’s energetic show. The previously mentioned kyogen production featured the 87-year-old Mansaku Nomura, one of Japan’s Living National Treasures. Physical movements in this piece were, naturally, slower and more subtle. The deliberation put into every step and utterance was palpable, and while Noda’s modern production suffered from being somewhat mannered even though its aim was to come across as being carefree, the traditional theater put the artifice front and center.



“Tsukimi Zato” was performed by Mansaku Nomura. | ©KOS-CREA / COURTESY OF THE JAPAN FOUNDATION

The second part of Mansaku no Kai Kyogen Company’s performance that night, which featured a set designed by contemporary art photographer Hiroshi Sugimoto, was the Shinto ritual “Sambaso” — the part of a noh performance that acts as a prayer for a good harvest. Noh being what it is, not everyone could make it to the end without dozing off and it’s probably fair to say that the audience was more immediately appreciative of the easier-to-understand “Tsukimi Zato” than the highly stylized ritual that is noh.



Kuro Tanino's 'Avidya: The Ignorance Inn' | ©YURINA NIIHARA / COURTESY OF THE JAPAN FOUNDATION

The audience's reaction to "Avidya: The Ignorance Inn," a piece by playwright Kuro Tanino that was first performed in 2015 and is set in the present day, also veered toward puzzlement rather than outright enthusiasm. In the case of this allegorical tale of an isolated rundown Showa Era onsen, odd pacing, uncomfortable shifts between comedy, pathos and Grand Guignol, and a less than charismatic performance by the younger of the male leads made for a challenging, but uneven dramatic experience. On top of that was the gay lust of a simpleton and a dwarf, full-frontal nudity, and simulated sex with a puppet modeled on somatosensory mapping but with an oversize penis. This may have been too much for the opening night audience, who seemed to be astonished but not fully on board with the playwright's vision. When the cast, who had given their all, bravely smiled while taking their bows to somewhat hesitant applause, a Japanese journalist sitting next to me said, "What was *that* about?"

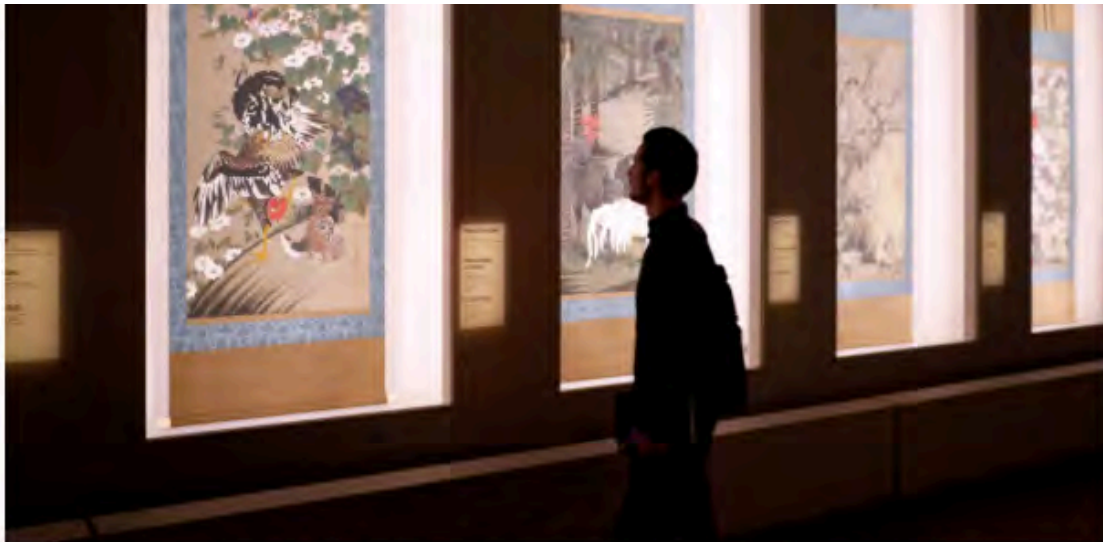


Gennevilliers Theater Director Daniel Jeanneteau poses alongside playwright Kuro Tanino. | JOHN L. TRAN

Taken as a drama with its roots in the theater of the absurd and the early 20th-century Japanese avant-garde aesthetic of *ero-guro-nansensu* (erotic-grotesque-nonsense), the play is meant to be unsettling and provocative, though more optimistic about the possibility of human connection than the work than European and American drama in the existentialist vein. In an interview after the show, Tanino defended the pacing of the play, which effectively frustrates the audience from merely enjoying the piece as a smooth-running comedy spectacle.

Asked about the decision to host “Avidya: The Inn of Ignorance,” Gennevilliers Theater Director Daniel Jeanneteau spoke energetically about the theater’s function as an incubator of liberal and cosmopolitan culture in an area of Paris that has a significant immigrant population.

“There are people in the local population who’ve never seen a member of the opposite sex naked,” Jeanneteau said. “I think it’s a beautiful and powerful moment, for example, when we see one of the female characters face the audience in a very natural way. ... She is not sexualized or objectified, she is just there being herself.”



A visitor examines artworks in the 'Jakuchu: The Colorful Realm of Living Beings' exhibition. | JOHN L. TRAN

In the visual arts, fans of the esoteric Ito Jakuchu will be happy to know that the Edo Period painter's first exhibition in France has been a hit. Rather than presenting Jakuchu as an eccentric who mixed accurate observation with fanciful imaginings, as has been the case in previous exhibitions in Japan and the United States, "Jakuchu: The Colorful Realm of Living Beings" emphasizes the artist's devotion to Buddhism. It is comprised mostly of hanging scrolls featuring birds and flowers, but also includes three paintings of Bodhisattva Samantabhadra, Buddha Sakyamuni and Bodhisattva Manjushri on loan from the Shokokuji temple in Kyoto. With lighting only in alcoves containing individual works, the medium-sized exhibition room (there are none of the larger folding screen works, which would have required a much larger venue) is purposefully dark, allowing a better appreciation of Jakuchu's use of color, and also promoting an intimate relationship to the work.

The exhibition of Japanese art brut at the Halles St-Pierre, a converted 19th-century food market that specializes in naive, folk and outsider art (the English language version of art brut), features paintings, drawings and sculpture by autodidacts — that is to say, people who have not had any formal art training, and who did not necessarily produce work with the intention of publicly exhibiting it. With the art world still tugging its goatee over neo-Dadaism and paying top dollar for it, the implicit lack of pretentiousness of the "Exposition Art Brut Japonais II" is a tonic for the jaded and a visual feast untouched by the invisible hand of market forces.



A painting that forms part of Shingo Katori's 'Nakama des Arts' exhibition. | LIE.ARIGATO

Unfortunately, the same cannot be said of former SMAP member Shingo Katori's first solo show in France, which was privileged with a space in the Louvre. Katori is also an autodidact, but his work did not compare well with the unselfconscious absorption and complete lack of affectation of the pieces in the art brut show.

The opening film of the 100 years of Japanese Cinema at the Cinematheque Francaise was a screening of the Taisho Period samurai drama "Orochi" (1925). Introduced by the program's selection committee as one of the progenitors of *jidaigeki* (period drama), the silent film was accompanied with a live musical performance and superb narration by Raiko Sakamoto. The story of the self-righteous Heisaburo Kurotami, who goes from romantically smitten samurai to abusive stalker, gang enforcer and spree killer, thence to be condemned to death after he surrenders to the police in a crucial moment of self-doubt, was wildly applauded by a full house of cinemagoers.



A still from 'Orochi,' which has been included as part of the 100 Years of Japanese Cinema program. | 'OROCHI' ©MATSUDA FILM PRODUCTIONS

As an action movie, "Orochi" was both accessible and fun, but the selection committee had chosen it for more than its entertainment value. Kohei Ando, a professor emeritus at Waseda University and Japanese member of the selection committee, was keen to impart to journalists at the press briefing for the program that Japanese culture and society are difficult to understand. The dichotomy of "yes" and "no," for example, were foreign concepts, he said, and the Japanese had the more nuanced "*aimai*," although he conceded that the French had a version of this, which is "*ambiguïte*."

I thought I detected the slightest trace of a smile on the faces of the two French members of the panel at this point, who, for their part, said that the deliberations over which films should be included in the program had been intense. Ando had insisted that the essential soul and spirit of Japanese culture had to be communicated through a canon of not-to-be missed films. They, on the other hand, had wanted to introduce lesser-known films that would be interesting for French cinephiles to discover for the first time.

“Orochi” was exemplary in this respect, and of fulfilling the remit of the Japonisme 2018 festival in general, which is to be a platform for different Japanese voices, rather than to simplify the image of Japan in France.

For more information on Japonismes 2018: Souls in Resonance, visit japonismes.org/en.
